

ALICE RASSON

**Exil, oubli et silence : un travestissement de l'identité ?
Lecture du roman *Les silences de Médéa* (Malika Madi)**

At the time of globalization, contemporary francophone literature questions the subjective experience of migration by giving to the experience of the subject all the existential burden constitutive of the experience of uprooting. The issue of exile is, as such, a recurring theme that goes beyond the rational experience of migration since it considers displacement as the removal from the place of belonging and of origin, therefore affecting the subject's identity itself and his essence.

Literature thus becomes the space that will explore the exilic subjectivity, and this representation of the experience of physical uprooting leads to an ontological reflection that exploits several topoi: the relationship with the Other, the perception of identity, its hybridity and its plural dimension, memory and forgetfulness.

In francophone literature, many contemporary authors deal with themes of exile, identity, forgetfulness and return to the homeland (cf. Amin Maalouf, Dany Laferrière, Fatou Diome, Alain Mabanckou...). In this exilic literature, the experience of exile, which can be the basis for many reasons, always provokes an identity crisis experienced by the subject.

*In her novel *Les silences de Médéa*, Malika Madi, a Belgian novelist and essayist of Algerian origins, depicts the uprooting experience of a young woman, Zohra, an Algerian exiling in Paris after having endured a gang rape in her native Algeria, corrupted by Islamic extremism. This traumatic experience has been repressed and strategically forgotten by the character. It is a reading of this work which, on the one hand, belongs to this movement of exile literature but which also proposes a singular treatment that this article will offer.*

À l'heure de la globalisation, le nombre de déplacements migratoires dans le monde va croissant. À ce titre, il convient de souligner la pertinence du colloque interdisciplinaire *Migrations et intégrations*. Cette réalité migratoire de notre époque contemporaine est complexe dès lors qu'elle englobe une variété de causes, de modalités de déplacement, d'expériences d'intégration. La plupart des recherches sur le phénomène de migration tentent de le théoriser, de le maîtriser dans le but d'établir des stratégies de gestion efficace.

La littérature, quant à elle, interroge l'expérience subjective de la migration en redonnant au vécu du sujet toute la charge existentielle constitutive de l'expérience de déracinement occultée par les discours politiques. Elle questionne et figure ce phénomène en déplaçant la perspective et en la réorientant vers le sujet. D'ailleurs, dans l'histoire de la littérature, la thématique de l'exil est un thème récurrent. Cette notion même d'exil dépasse l'expérience rationnelle de la migration puisque ce terme, par

définition, envisage le déplacement comme la sortie hors du lieu d'appartenance, du lieu d'origine, touchant dès lors l'identité-même du sujet.

La littérature devient donc l'espace qui se propose d'explorer la subjectivité exilique et cette figuration de l'expérience de déracinement physique conduit à une réflexion ontologique exploitant plusieurs *topos* : le rapport à l'Autre, la perception de l'identité, son hybridité et sa dimension plurielle, la mémoire et l'oubli. La notion d'exil repose donc la question du sujet et de la relation de l'homme à son espace.

À ce titre, nombreux sont les auteurs francophones contemporains qui traitent des thèmes de l'exil, de l'identité, de l'oubli et du retour vers la terre d'origine (cf. Amin Maalouf, Dany Laferrière, Fatou Diome, Alain Mabanckou...). Dans cette littérature exilique, si l'expérience de l'exil peut être motivée par de multiples raisons et si elle dépend de la relation du sujet avec son lieu d'origine, elle entraîne systématiquement une crise identitaire vécue par le sujet.

Dans son roman *Les silences de Médéa*, Malika Madi, nouvelliste, romancière et essayiste belge d'origine algérienne, dessine l'expérience de déracinement d'une jeune femme, Zohra, une Algérienne s'exilant à Paris suite à un viol collectif enduré dans son Algérie natale qui souffre de l'extrémisme islamique. Cette expérience traumatique est refoulée et stratégiquement oubliée par le personnage. Nous proposerons, dans cet article, une lecture de cette œuvre qui s'inscrit, d'une part, dans ce mouvement de la littérature d'exil mais qui en propose, d'autre part, un traitement singulier.

I. Exil, oublié et silence : le dessaisissement du moi

Dans ce roman, l'exil de Zohra à Paris, son silence et l'oubli qu'elle nourrit, sont les conséquences d'une accumulation d'événements traumatiques et inattendus qui atteindront leur paroxysme lors de l'expérience d'enlèvement et de viol collectif. La prise de distance avec le réel, motivée et rendue possible par le silence et l'oubli, sera progressive bien que ses premiers échos retentissent dès le début de l'histoire, avant l'événement catalyseur.

L'observation et l'expérience des brutalités vécues par ce personnage sont d'autant plus traumatiques en raison de l'idéalisation aveugle que Zohra nourrit à l'égard de Médéa, son village natal où elle vit depuis toujours avec son père et ses frères et où elle pratique également le métier d'institutrice. Alors que l'extrémisme islamique sévit dans tout le pays (massacre, enlèvement, viol collectif...), Zohra n'imagine pas qu'il s'étende jusqu'à son village :

Zohra se dit que sa ville ne vivrait jamais cela. Elle connaissait pratiquement chaque homme et chaque femme, chacun des enfants qui peuplaient de leur rires et de leurs jeux les rues ou les cours de récréation. Même si toute l'Algérie s'embrasait, la propagation s'arrêterait aux portes de Médéa. (Madi, 2003 : 19)

Son expérience traumatique s'accompagne donc d'une âpre désillusion, puisque les massacres et actes de barbaries franchissent plus d'une fois les portes de Médéa et ce, de manière graduelle et paroxystique.

La prise de distance avec le réel qu'opère le personnage précède d'ailleurs l'élément catalyseur de l'exil, du silence et de l'oubli puisque Zohra tente de fictionnaliser les événements traumatisants qui anéantissent son village. Se référant à une tuerie ayant eu lieu à Médéa : « *Il lui semblait assister à une pièce de théâtre* » (Madi, 2003 : 31), elle décrit subséquemment ces actes de barbarie comme des « *gestes inqualifiables, innommables* » (Madi, 2003 : 32), pointant dès lors du doigt l'insuffisance du langage à l'égard de ces sévices.

Néanmoins, c'est postérieurement à l'expérience traumatique du viol que cette prise de distance avec le réel est à son comble. Elle est d'ailleurs relayée par le silence : « *les phrases restaient gelées dans le fond de sa gorge* » (Madi, 2003 : 125), ce qui fait écho au titre du roman, et par la suppression catégorique de cet épisode dans l'expérience mnésique du sujet : Zohra sera qualifiée d'*amnésique* à plusieurs reprises. Ce déni absolu de l'expérience traumatique s'accompagne de sa volonté de déracinement : « *Il n'était plus question, dans l'immédiat, de retourner dans sa ville natale* » (Madi, 2003 : 57). Cet épisode constitue donc le moteur qui provoquera l'ébranlement identitaire de Zohra relayé par l'oubli et le silence.

En effet, l'exil du personnage, dans ce roman, peut se lire comme une volonté inconsciente de déchargement d'une partie encombrante de soi-même : « *Elle était revenue d'où on ne revient pas mais elle y avait laissé une partie d'elle-même* » (Madi, 2003 : 60). Le sujet semble opérer une scission de son être, de son identité, une scission que catalyse la nuit de son enlèvement. S'ensuit une stratégie d'émancipation, de volonté de renaissance, qui prend des allures d'arrachement au réel, d'arrachement au monde extérieur. La perte de l'inscription dans cet espace qu'est Médéa est alors constitutive d'un bouleversement identitaire qui entraîne une discontinuité de l'identité, bienfaitrice et salvatrice à l'égard du sujet dans son expérience post-traumatique.

Cet ultime recours du « laisser derrière » sera l'expression d'un renoncement de soi, d'une rupture permettant la venue d'un temps nouveau. La deuxième partie du roman, correspondant à l'arrivée de Zohra à Paris, est d'ailleurs introduite par l'épigraphe suivante : « *Je pars, je prends ce corps mais je laisse ma mémoire... plus rien ne sera comme avant... il faut juste le savoir* » (Madi, 2003 : 67). L'expérience migratoire sert ici une fonction d'aménagement identitaire et de mort symbolique du sujet, rendue possible par la terre d'exil dès lors considérée comme l'espace accueillant un nouveau « moi ».

L'exil participe alors, dans un premier temps, au travestissement de l'identité de Zohra qui, anéantie par l'expérience qu'elle a vécue, tente d'occulter son passé, d'échapper à la douleur des mots et à la représentation du traumatisme et ce grâce au déracinement, à l'oubli et au silence, dès lors envisagés comme des analgésiques, des stratégies réparatrices du post-traumatisme. En laissant son être et sa mémoire à Médéa, Zohra envisage Paris comme un refuge, un espace où elle sera étrangère à elle-même et où elle pourra rompre avec son existence passée, connotée par le traumatisme. Cette rupture avec les origines, cette dépossession de soi, cette déterritorialisation ne sont que mécanismes d'auto-défense à l'égard de l'expérience vécue à Médéa : « *Zohra semblait refouler quelque chose à des profondeurs telles qu'elle-même n'y avait plus accès* » (Madi, 2003 : 145).

II. La mémoire sensorielle ou l'ébranlement de la stratégie post-traumatique

La deuxième partie du roman se passe à Paris, cet espace supposé voir et permettre la renaissance de Zohra. Son exil est marqué par son mariage avec un homme veuf, Mouloud. C'est dans cette partie du roman que nous constatons que cette tentative de rupture identitaire à travers l'exil, l'oubli et le silence n'est qu'illusoire dès lors que la mémoire sensorielle et involontaire de Zohra l'amène à faire un voyage initiatique à la recherche de ses souvenirs et de son être, un voyage autant intérieur que spatial puisque c'est en retournant à Médéa et en recouvrant la mémoire que Zohra va symboliquement renaître. Plusieurs motifs exploités dans cette deuxième partie vont soutenir cette mise à mal de la stratégie de déni de Zohra.

Premièrement, la ville de Paris ne représente pas l'espace accueillant que recherche le personnage dans sa conquête d'une nouvelle identité. Le sujet voudrait s'approprier un nouvel espace, vivre un nouvel enracinement pour permettre l'édification d'une identité autre mais Paris n'est que désillusion : « *Zohra n'aimait pas la vie à Paris* » (Madi, 2003 : 81). Ayant fui la violence de son pays, elle souligne que la capitale française n'en est pas moins cruelle : « *Elle qui pensait avoir échappé à la violence en quittant ses plaines et ses rivières, était là, devant ces immeubles impersonnels, ce slogan rouge et haineux* » (Madi, 2003 : 69). La recherche de renaissance par l'appropriation spatiale d'un nouvel environnement reste un échec, ce qui met l'exil au rang de stratégie illusoire dans sa quête d'une nouvelle identité.

C'est deuxièmement la mémoire involontaire de Zohra, incontrôlable, qui vient mettre à mal le refoulement post-traumatique du personnage. Celle-ci est un véritable moteur qui ébranle l'expérience temporelle intériorisée malgré lui par le sujet. Aussi inattendues que soudaines, ces expériences de réminiscence rendues possibles par une mémoire corporelle mènent Zohra à un voyage initiatique dans les profondeurs d'elle-même et dans les méandres de sa mémoire. Dès lors, les souvenirs que le sujet tentait de rendre *étrangers* à lui-même ne peuvent qu'être amenés à refaire surface. C'est effectivement dans la mémoire sensorielle que s'inscrivent les trous identitaires, et ce de manière irréversible. De réminiscences en réminiscences, Zohra va parcourir l'itinéraire qui l'amène à retrouver son identité.

Le roman est en effet rythmé par plusieurs leitmotifs associés à ces expériences de réminiscences : une odeur d'arbre et d'écorce ainsi que des vives douleurs au visage. Par ailleurs, ces expériences vécues par Zohra sont presque systématiquement motivées par la sexualité et par le corps masculin. Lors de la première nuit passée avec son mari : « *Un parfum d'écorce de bois et d'herbe mouillée s'insinua en elle [...]. Une chose pourtant : d'où pouvait venir cette odeur d'écorce de bois et d'herbe mouillée dans une chambre de HLM, au dixième étage du numéro 16 d'une des banlieues les plus peuplées de Paris ?* » (Madi, 2003 : 76). Ou encore lorsque Zohra voit par hasard la verge de Fayçal, un des fils de son mari :

Les montagnes de Médéa se dressaient autour du corps nu de l'homme, tandis que s'amplifiait jusqu'à la démesure l'odeur d'herbe mouillée et d'écorce de bois. La plaie sur sa joue rouverte, suintante et douloureuse, une brûlure au creux du cou, un poids massif,

écrasant sa poitrine, bloquant sa respiration... Une nouvelle vision chassa les autres : des organes phalliques pénétrant puis tourbillonnant dans un trou noir... Pourquoi ces odeurs, ces sensations la poursuivaient, la harcelaient-elles ? (Madi, 2003 : 122-123)

Ces expériences de réminiscence vont graduellement amener Zohra à prendre conscience de son oubli, de son refoulement de l'expérience traumatique. Dans un premier temps, elle s'interrogera sur le pourquoi des retours répétés de ces sensations. Systématiquement, ces sensations vont engendrer des questionnements, la menant progressivement vers une prise de conscience. Dans un second temps, elles s'accompagneront également de souvenirs, dont la précision ira croissant au fur et à mesure du récit, jusqu'à atteindre la remémoration complète du viol collectif, mettant à mal dès lors un deuxième terme de la trilogie salvatrice : l'oubli.

Finalement, le troisième analgésique de Zohra dans son refoulement identitaire - le silence -, sera aussi mis à mal et ce, en raison de l'action d'un autre personnage : Hanna, la fille aînée de Mouloud. Assistante sociale, elle travaille avec des femmes qui ont subi des violences conjugales ou un viol. À travers la thérapie d'Eva, une jeune femme violée par plusieurs hommes, Hanna va observer le silence et l'oubli qui caractérisent les expériences de post-traumatisme, associant dès lors les deux stratégies : « *Peu de femmes acceptaient de confier ce qu'elles avaient subi, convaincues que la meilleure des thérapies ne peut être que l'oubli* » (Madi, 2003 : 131). C'est l'expérience d'Eva et les conversations qu'Hanna entretient avec elle qui lui feront prendre conscience du refoulement mnésique de Zohra. Elle va vouloir l'aider à reconnaître et à se représenter son expérience traumatique en l'interrogeant et en la contraignant à retourner à Médée.

III. Le retour à Médée : le recouvrement de l'identité

C'est finalement grâce à son retour à Médée - correspondant à la troisième partie du roman - et grâce à sa réinsertion spatiale dans son village et dans les bois où elle s'est fait violer que Zohra va se souvenir pleinement de son expérience traumatique. Cette troisième partie du roman est chapeauté par l'épigraphe suivante : « *Est-on égaré lorsqu'on se perd volontairement ? Je sais où je me suis laissée... Qu'il sera pourtant difficile de me retrouver !* » (Madi, 2003 : 153). L'issue identitaire est donc d'emblée évoquée.

Ce voyage, catalyseur du recouvrement de la mémoire du personnage, est encouragé par Hanna qui a l'intuition que la représentation et le deuil de l'expérience traumatique vont de pair avec son souvenir. Laissant Zohra seule avec elle-même dans la forêt, ce lieu tragiquement connoté par l'expérience du personnage, Hanna va lui permettre de faire un rêve éveillé, marqué par la perception des sensations propres à cet espace, par les réminiscences, par les hallucinations, par les réflexions salvatrices. Cette expérience sera ponctuée par le retour de souvenirs de plus en plus détaillés et lui ouvrira les yeux sur son refoulement et son déni post-traumatique.

Premièrement, Zohra prend conscience de l'oubli de son corps qui a opéré une certaine rupture dans son identité :

Le corps peut-il, avant sa mort, « être » sans l'essence de l'âme ? Le corps peut-il n'être qu'un corps, de la chair, du sang, des muscles, dépourvu de terminaisons nerveuses des

organes des sens, susceptibles d'éveiller les émotions ? [...]. C'était pourtant ce que le sien avait fait. Sans l'interroger, sans la consulter, il avait désavoué la conscience qui l'avait éclairé, guidé, depuis qu'il était sorti du ventre de celle qui l'avait porté. (Madi, 2003 : 180)

Elle souligne également le caractère illusoirement salvateur de l'oubli qu'elle a inconsciemment nourri. Elle se souvient d'une voix entendue la nuit du viol :

« [...] Pardonne, mais si tu ne peux pardonner, ne prends pas l'issue qui semble si salvatrice de l'oubli, de l'abnégation et du refoulement. Promets !... » Elle ne put promettre. Zohra avait balayé cette requête du revers d'un souvenir et l'avait enfouie au fond de sa mémoire. Elle n'avait gardé que le parfum qui l'escortait ; celui d'écorce de bois et d'herbe mouillée. (Madi, 2003 : 183)

Finalement, Zohra pointe du doigt sa renaissance, associant dès lors l'oubli à la mort et au refoulement de sa personne et de son expérience : « *Oui, elle était vivante ! Oui, elle respirait et se nourrissait ! Oui, elle souriait et il lui arrivait d'oublier, mais le doute jamais n'avait cessé de l'habiter. Il l'avait gagnée lorsque, du fond de son hébétude, l'instinct de survie avait fini par émerger, faisant reculer la mort* » (Madi, 2003 : 184).

Dans *Les silences de Médée*, Malika Madi redonne donc à l'expérience de l'exil toute sa charge existentielle. Cette expérience, relayée par une réflexion sur l'identité et la mémoire interroge l'expérience subjective de la migration et replace le sujet au centre de la thématique. S'inscrivant dès lors dans la littérature exilique, elle n'en propose pas moins un singulier parcours, celui de Zohra, qui est traversé par le silence, l'oubli et l'ébranlement identitaire que génère la déterritorialisation.

Bibliographie

- COLLÈS Luc (1994), *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- DESPLÉCHIN François (2015), « L'identité dans l'exil : entre crainte de l'oubli et fantasme inconscient de trahison », *L'information psychiatrique*, 91, p. 45-52.
- LACOUÉ-LABARTHE Isabelle, MOUYSSSET Sylvie (2013), « La mémoire et l'oubli : écrire l'exil », *Diasporas*, 22, p. 7-14.
- MALIKA Madi (2000), *Nuit d'encre pour Farah*, Mons, Éd. du Cerisier.
- MALIKA Madi (2003), *Les silences de Médée*, Loverval, Labor.
- OUELLET Pierre (dir.) (2002), *Le soi et l'autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Les Presses de l'Université Laval.
- SEGRS Marie-Jeanne (2009), *De l'exil à l'errance*, Toulouse, ERES.

ALICE RASSON

Université Eötvös Loránd de Budapest
Courriel : alice.rasson@hotmail.fr